

## TROISIEME PARTIE (Errance de Marie dans Portoferraio). NOUVELLE VERSION

Je ne sais pas quand Marie s'aperçut de mon absence dans l'église — car je n'étais plus dans l'église, j'avais quitté l'office avant la fin de la messe, j'avais brusquement tourné les talons et j'avais fui —, si ce fut pendant le déroulement même de la messe, se retournant un instant pour me chercher des yeux et ne trouvant soudain plus que le vide entre les colonnes de marbre à l'endroit où je me trouvais quelques instants plus tôt — un vide immédiatement saisissant, anormal, un vide froid, silencieux, inquiétant — ou si c'est seulement plus tard qu'elle s'était rendu compte de mon absence, à la fin de la messe, quand les portes s'étaient ouvertes et avaient laissé entrer la lumière dans l'église, une grande vague de lumière solaire qui s'était avancée dans la pénombre et avait inondé le pavement veiné de marbre. Peut-être n'était-ce qu'à ce moment-là qu'elle s'était inquiétée de mon absence, en ne me voyant pas la rejoindre près du cercueil, tandis que l'assistance commençait à quitter l'église et se dispersait sur le parvis, ou même plus tard encore, seulement au moment des condoléances, reçues dans l'église même, en haut des marches de la sacristie, écoutant à peine les paroles de réconfort des personnes qui venaient l'embrasser et regardant avec détresse par-dessus leurs épaules pour me chercher des yeux dans l'église qui finissait de se vider, mais ne me trouvant pas, et serrant longuement, doucement, intensément, Maurizio dans ses bras — le seul qui l'aimait et qui la comprenait.

Marie n'avait pas précédé le corbillard à cheval pour rejoindre le cimetière, elle l'avait suivi à pied, la jument à ses côtés, qu'elle tenait par la bride, sans même monter en selle, cheminant dans les rues désertes de Portoferraio, à côté de deux enfants de chœur en aubes blanches, qui trottaient dans son sillage. Le cheval se laissait guider sagement dans les rues, les naseaux humides, les oreilles mobiles, fraîches et fureteuses. Les rues de Portoferraio étaient désertes dans la chaleur de midi, livrées au soleil, immobiles, abandonnées à la sécheresse de l'été. Le cortège traversait des places vides, le corbillard en tête, suivi du prêtre et de Marie, les passages piétons étaient déserts, quelques détritiques reposaient par terre aux pieds des poubelles, petits amoncellements de canettes écrasées et de sacs en plastique bien noués. Les enfants de chœur, dont les baskets couinaient sur le bitume brûlant, s'approchaient parfois de Marie et venaient caresser le chanfrein et la crinière de la jument, qui frissonnait dans un essaim de mouches, lui flattaient l'encolure, comme à un cheval de manège, l'un d'eux demanda même à Marie la permission de la monter (mais, si Marie était prête à y consentir, le prêtre l'en dissuada sèchement, il n'en était pas question).

Le cortège quitta la ville et s'engagea sur une petite route de corniche, le premier rang de front sur toute la largeur de la chaussée, Marie voûtée derrière le corbillard, Marie qui suivait son père mort les yeux fixes, sans pleurer, qui titubait légèrement, Marie qui avait pris Maurizio par le bras et se serrait contre son épaule, le prêtre, grave dans sa chasuble, lui glissant quelques mots de réconfort à l'oreille. Les enfants de chœur marchaient plus loin, à qui Marie avait confié la jument, qu'ils traînaient par la bride en s'étant laissé distancer de quelques mètres par le cortège de plus en plus clairsemé, zigzagant d'un côté à l'autre de la route dans des chuchotements enjoués et des envolées d'aubes blanches. De temps à autre, la jument faisait une brusque embardée et se mettait à trotter sur quelques mètres en hennissant dans des claquements de sabots ou s'arrêtait un instant au bord de la route pour paître tranquillement. Le cimetière se trouvait à deux kilomètres de la ville, légèrement en hauteur, c'était un cimetière de hameau, aux allures de simple tombeau familial, qui ne comptait pas plus d'une dizaine de tombes. Il était situé au bord d'une petite route, à la sortie d'un tournant escarpé, l'entrée protégée par une grille en fer rouillée dont les battants récalcitrants avaient été ouverts par les employés des pompes funèbres qui attendaient le cortège devant le mur d'enceinte. Ils étaient trois là à attendre en silence, vêtus de costumes gris ternes, chemises bleues, cravates noires, un vieil employé avec une casquette grise réglementaire, où des initiales imbriquées apparaissaient en lettres dorées entrecroisées, et deux plus jeunes, avec des lunettes noires, mutiques, sérieux, le

dernier bouton de la chemise ouvert et la cravate désserrée, qui avaient moins l'air de fossoyeurs que de joueurs de football dans le costume officiel de leur club. Le corbillard était en train de faire une manoeuvre compliquée pour entrer dans le cimetière. Il venait de faire demi-tour en bordure d'un ravin et accéda dans le minuscule cimetière en marche arrière, patinant sur les graviers pour franchir les derniers mètres de pente caillouteuse. Les employés le guidaient de la main, le chauffeur avait passé la tête à la vitre et regardait derrière lui pour passer précautionneusement les grilles, les rares personnes déjà présentes dans le cimetière se serraient le long des tombes, les enfants de chœur s'étaient hissés sur un caveau, et regardaient le corbillard manoeuvrer dans le cimetière, debouts sur leur promontoire de pierre grise granuleuse, leurs aubes blanches frissonnant sous une brise légère. Le corbillard ralentit à l'approche du caveau ouvert, parut trembler un instant de tout son long, la carrosserie brûlante dans l'air chaud, et s'immobilisa enfin, majestueux et disproportionné, longue limousine noire qui rutilait sous les cyprès sur fond de mer étale. Marie, qui n'était pas encore entrée dans le cimetière, surgit alors, en haut de la pente, qui venait de la route, un seau rouge à la main. Marie, avant d'entrer dans le cimetière, avait repris le cheval aux enfants de chœur et avait été l'attacher à un arbre en bordure de la route. Elle avait escaladé un petit talus, et s'était aventurée dans le maquis avec la jument en s'écorchant les cuisses et les bras au passage, avait enroulé comme elle avait pu les brides et les lanières autour du tronc d'un olivier sauvage, puis était revenue sur ses pas et avait été chercher un seau dans le cimetière, en plastique rouge, qu'elle avait rempli d'eau à un petit robinet fixé au mur d'enceinte. Elle avait rapporté le seau au cheval, et l'avait fait boire, à même le seau — il lappait goulûment — pour le désaltérer.

Une dizaine de personnes à peine entouraient le corbillard quand les employés des pompes funèbres soulevèrent le hayon, ils entourèrent le cercueil, lourd, en bois vernis, et le firent glisser prudemment hors du corbillard. Ils le portaient à quatre, le déposèrent, en hauteur, dans le caveau ouvert. Derrière le mur d'enceinte, par-delà la ligne silencieuse des cyprès, on apercevait la mer, immense et bleue, parsemée ici et là de triangles blancs de voiliers immobiles et de fines trainées d'écume que les bateaux de plaisance laissaient dans leur sillage comme autant d'éphémères cicatrices dans la mer. Le prêtre, debout devant le caveau, son étole de soie verte autour du cou, dit quelques mots d'adieu avant qu'on scelle la tombe. Marie s'avança et toucha une dernière fois le cercueil, la main à plat, elle sentit sous ses doigts le contact lisse du bois vernis. Puis, les hommes des pompes funèbres s'avancèrent et le cercueil disparut à jamais de sa vue.

Marie s'éloigna, elle était seule. Peut-être avait-elle chargé Maurizio de ramener le cheval à la Rivercina, ou l'avait-elle confié aux enfants de chœur, mais elle revint seule, à pieds, du cimetière. Elle marchait au soleil d'un pas somnambulique, descendant un petit chemin qui longeait la mer pour rejoindre la ville, les yeux dans le vague, beaucoup plus triste à présent qu'il n'y avait plus rien à régler pour l'organisation des obsèques de son père, plus rien à décider, plus rien à faire ni nulle part où aller. Ce ne fut sans doute pas immédiatement conscient dans son esprit, mais l'immense douleur sans prise qui la plongeait pour l'heure dans le vide, la passivité et l'abattement, finit par se transformer en une inquiétude diffuse centrée sur son absence. Ses pensées se focalisèrent alors sur sa subite disparition pendant la messe, cherchèrent à l'expliquer et à la comprendre, lui trouver des raisons pour se détourner des vraies raisons de sa douleur. Le responsable de ses souffrances, ce devint moi, moi qui l'avais toujours si mal aimée, pensait-elle en descendant le sentier, moi qui la tourmentais même en ne faisant rien — ma simple présence la faisait souffrir, et mon absence encore plus —, moi qui n'avais pas été là quand elle avait eu besoin de moi, ni à Paris quand elle avait appris la nouvelle de la mort de son père, ni à l'île d'Elbe, à son arrivée, quand il avait fallu régler, seule, toutes les questions pratiques de l'enterrement, et qui, quand je lui étais finalement apparu, ce matin, à l'église, avais aussitôt disparu, avant même de lui parler, de lui dire un mot, de l'embrasser, de la serrer dans mes bras, de communier avec elle dans la douleur, la privant de ma présence en même temps que je la lui faisais miroiter, dans un de ces brutaux chaud et froid dont j'étais coutumier, ce qui l'avait fait souffrir au centuple — ce que je lui paierais au centuple, le centuple du centuple.

Marie avait rejoint Portoferraio par la *Piazza Citti*, et marchait dans la ville déserte en direction du port. Elle marchait sans but, elle ne savait pas où elle allait, elle descendait des ruelles en titubant sur les dalles irrégulières et apercevait des fleurs par-delà les grilles des jardins exigus collés aux maisons qui donnaient sur la mer, des massifs grimpants de bougainvilliers, des lauriers-roses et des roses trémières. Les rues étaient désertes, les magasins fermés, avec ici et là, dans les rues abandonnées, quelques T lancinants et conceptuels auxquels elle m'associait fugitivement, blancs sur fond noir, aux enseignes des *Tabbachi* dont les volets étaient tirés. Marie avait espéré me retrouver tout de suite dans les premiers temps, me voir surgir au coin d'une rue ou me trouver assis sur les marches d'une église, puis elle avait renoncé à me chercher, elle était restée avec cette inquiétude diffuse au cœur, cette inquiétude lourde, prégnante, oppressante, qui croissait à mesure que le temps passait, jusqu'à se demander, dans un dérèglement complet de ses sens, si elle m'avait bien vu dans l'église, si c'était bien moi qui étais entré ce matin dans l'église et qu'elle avait aperçu entre les colonnes de marbres, ou si, n'ayant vu que ce qu'elle avait voulu voir, elle n'avait pas eu une hallucination — et que, en réalité, j'étais toujours en Chine.

De nouveau Marie me cherchait, elle s'arrêtait devant les vitrines des bars et scrutait la pénombre entre ses mains pour voir si je n'étais pas à l'intérieur (mais elle ne tombait que sur des salles vides où un téléviseur derrière le bar diffusait un grand prix de Formule 1 dans l'indifférence générale). Elle reprenait sa route, continuait son errance dans les rues ensoleillées en espérant tomber sur moi à l'improviste. Mon absence lui était comme une déchirure supplémentaire, une douleur invisible, d'inquiétude sans prise, d'anxiété qui tournait à vide, qui la brûlait et jetait le tourment dans son esprit. Elle avait de plus en plus chaud, elle marchait et revenait sur ses pas, elle divaguait dans les rues vides, des pensées insensées lui traversaient l'esprit, parfois de disparition, d'inquiétude et de mort, parfois d'exaltation, si elle me retrouvait d'ici moins d'une heure, se disait-elle, à partir de cet instant précis, elle regarda sa montre, il était deux heures et demi, elle se promettait — se jura même — d'entrer dans une église, d'aller trouver le prêtre et de lui demander de faire sonner les cloches à toutes volées pour célébrer nos retrouvailles.

Marie finit par atteindre le vieux port, passant soudain de l'ombre d'un petit passage voûté protégé à l'implacable lumière blanche qui se réverbérait sur les quais (elle voulut mettre ses lunettes de soleil, mais, se fouillant les poches, elle se rendit compte qu'elle les portait déjà). Clignant des yeux, aveuglée par la lumière, elle se mit à longer les quais. Quelques bateaux de plaisance étaient amarrés là au soleil, reliés aux pontons par des passerelles, parmi des bouées rouges qui balisaient l'eau bleue. Elle s'attarda à regarder un type qui se douchait dans son bateau avec un tuyau d'arrosage, en mini slip noir, corpulent et poilu, qui se savonnait joyeusement les cheveux et sous les bras, le ventre, l'intérieur du slip, n'arrêtait pas de se passer la main dans le maillot pour se savonner complaisamment la raie des fesses. Sa femme se faisait bronzer en face de lui sur le pont, immobile comme un marbre, un genou relevé et un bras devant les yeux, vieille jeune femme émaciée, qui avait, dans sa plastique tendue et son immobilité de cire fondante, quelque chose d'une oeuvre hyperréaliste. Marie les regarda un instant et poursuivit sa route. Il y avait un peu plus d'animation sur le vieux port, quelques cafés ouverts, des auvents de toile blanche tendus au-dessus des terrasses, avec quelques touristes ici et là qui mangeaient des glaces dans des coupes en verre fumées, décorées de minuscules parasols en pâle papier plissé. Quelques magasins de souvenirs étaient également ouverts, où pendaient des maillots de football et des palmes, des masques de plongées, un choix de serviettes de plage multicolores. Marie avait atteint le bout du quai, qui se terminait en cul-de-sac devant le musée archéologique de la Linguella. Elle releva ses lunettes de soleil et pivota lentement sur elle-même pour me chercher des yeux. Mais où étais-je ? Au loin, de l'autre côté de la darse des Médicis, on devinait la silhouette blanche et bleue d'un grand navire de la Moby Lines sur le départ, sa grande cheminée bleue fumant légèrement dans le ciel blanc.

Marie était revenue sur ses pas, elle avait retraversé la place du marché abandonnée aux cageots, aux pigeons et aux chats, et continuait de me chercher dans les rues vides de Portoferraio, elle entra dans les rares bars ouverts de la ville haute, dont elle allait inspecter les arrières-salles en espérant me dénicher à l'ombre en train de suivre le grand prix de Formule 1 à la télévision, allant jusqu'aux toilettes et jetant un rapide coup d'oeil dans une salle annexe où trônait un billard, mais ne me trouvant pas, et revenant au bar, commandant un café et le buvant au comptoir, levant les yeux vers le petit téléviseur niché sur une étagère au-dessus du bar et regardant la voiture de tête du grand prix de Formule 1 poursuivre imperturbablement ses tours de circuit sur l'écran. Elle regardait fixement cette voiture rouge, qui disparaissait parfois un quart d'heure, vingt minutes, de sa vue, puis réapparaissait, toujours la même voiture rouge incompréhensible, cadrée plein écran et qu'elle retrouvait de bar en bar, comme une abstraction hallucinante, monoplace monochrome dont elle apercevait la fugitive traînée rouge depuis la rue sur les écrans de télévision, ce pur rouge en mouvement, lancinant, hypnotique, obsédant, qui se multipliait dans son sillage sur tous les écrans de télévision des bars de Portoferraio devant lesquels elle passait ou dans lesquels elle entra, posés en hauteur sur une étagère, ou simplement sur le comptoir, près des machines à café, petit poste portatif avec une antenne modulable, parfois le son coupé, l'image brouillée, instable, neigeuse, et que tous les clients, les rares clients présents, suivaient distraitement des yeux dans sa ronde immuable. Et quand elle n'avait plus l'image, c'est le son qu'elle entendait, qui s'échappait d'une maison aux fenêtres largement ouvertes, les exclamations du commentateur italiens qui résonnaient dans les rues vides.

Marie n'avait rien mangé depuis la veille, elle avait chaud, elle avait soif, elle buvait café sur café et terminait parfois le petit verre d'eau tiédasse qui accompagnait les expressos, incapable de manger quoi que ce soit, simplement d'avalier lui était impossible, si ce n'était des glaces, elle commandait des glaces sans mesure, qui étanchaient sa soif autant qu'elles l'attisaient. Elle faisait déplacer le barman devant le grand présentoir réfrigéré qui trônait près de l'entrée et choisissait longuement les parfums qu'elle lui désignait du doigt, hésitant à n'en plus finir, revenant sur son choix alors que le barman avait déjà disposé la glace sur le cornet, mais la faisant enlever pour choisir un autre parfum, remplaçant l'amarena par la pistache, et puis se ravisant encore, ne sachant plus, engageant la conversation avec le barman, qui attendait, la spatule à la main (*la pistache, c'est chimique, non ?*), et finissant par lui demander conseil (*elle est bonne, la straciatella ?*), redevenant un instant elle-même, impossible, unique, irrésistible.

Marie était ressortie et finissait sa glace dans la rue, qui fondait au soleil et coulait sur ses poignets, l'obligeant à s'arrêter pour soulever le cornet à la hauteur de sa joue, à l'incliner et à lécher les contours pour circonscrire l'hémorragie. Il y a quelques années, Marie avait imaginé des robes en sorbet qui fondaient sur le corps des modèles et se mêlaient à leur chair en filaments liquides, tabac blond et vieux rose. C'était devenu une de ses oeuvres embématiques, une collection de l'éphémère, un été archimboldesque — glaces, sorbets, granite, frulatti et frappé, qui fondaient sur les chairs nues des mannequins, le long de leurs épaules et sur le contour de leurs hanches, leur peau dressée de chair de poule et la pointe de leurs seins hérissées par le froid. Marie avait marié les chairs nues et les tissus invisibles, avait décliné les ingrédients et les matières, le sucre, le lait, la farine et les sirops, quelques mousselines, un peu de soie transparente, des fils d'or et de la gaze pour fixer les sorbets aux corps, dans une fantaisie de couleurs et de tons chair, mangue, citron, mandarine, pêche, melon, pour finir par des tonalités sanguines et des couleurs d'orange qui portaient le deuil de la fin de l'été, sorbets sombres et crépusculaires, mauve et noir, le cassis, les mûres, et la myrtille.

Marie se souvint alors que je lui avais parlé d'un hôtel, elle n'avait pas retenu le nom, ou n'avait pas écouté, mais elle s'arrêtait maintenant devant les hôtels et levait la tête

pour observer les façades, entrait parfois pour demander à la réception si un homme n'était pas venu prendre une chambre ce matin, elle donnait mon nom et me décrivait sommairement, tel que je lui étais apparu ce matin dans l'église, avec ma chemise blanche défectueuse. Elle était reçue très diversement, parfois avec simplicité et cordialité, où on lui disait simplement que non, personne n'était arrivé ce matin, parfois avec méfiance, des mines soupçonneuses et des regards fuyants, comme si j'étais dans l'hôtel et qu'on voulait lui cacher quelque chose, ce qui attisait ses craintes et lui faisait monter de brusques flambées d'inquiétude au coeur. Elle allait d'hôtel en hôtel, pressait le pas dans les rues, l'inquiétude grandissant, s'aventurait dans des courrettes désertes accueillies par des aboiements de chiens pour suivre de simples pancartes rédigées à la main qui annonçait des chambres à louer et se faisait éconduire par des dames qui entrouvraient à peine leur fenêtre pour la congédier. Non, personne ne m'avait vu à Portoferraio aujourd'hui, personne n'avait vu cet homme sans bagage qu'elle décrivait avec autant de trouble dans la voix. Lorsque, redescendant la salita Cosimo dei Medici vers le centre de la ville, Marie aperçut l'Albergo l'Ape Elbana, elle eut le pressentiment que c'était là que j'étais, derrière cette lourde façade et ses volets fermés. Elle gravit le perron et s'avança sur la terrasse, où un couple s'attardait à une table sous la tonnelle à boire le café au soleil. Les autres tables étaient vides, certaines pas encore débarrassées, les nappes blanches où demeuraient quelques fragments de grissini, des carafes de vin blanc entamées, quelques serviettes chiffonnées. Elle hésita sur la voie à suivre, ne trouva personne à qui s'adresser et entra dans l'hôtel par la grande salle de restaurant fraîche et ombrée, où elle aperçut dans la pénombre la voiture de Formule 1 rouge sur l'écran du téléviseur, qui paraissait poursuivre son errance parallèlement à la sienne.

L'hôtel semblait vide, Marie quitta la salle à manger et gagna la réception, où elle trouva la dame à la réception, occupée à ranger des papiers. La dame l'écouta attentivement lui expliquer qu'elle me cherchait, en hochant pensivement la tête pour approuver ses dires. Oui, dit-elle, elle m'avait vu, j'étais passé ce matin prendre une chambre (elle ouvrit un registre et sortit ma fiche de renseignements, qu'elle montra à Marie). J'étais même repassé un peu plus tard à l'hôtel pour prendre une douche, elle le savait car j'étais venu la trouver pour lui demander une serviette et me faire expliquer comment fonctionnait l'eau chaude. Ensuite, elle ne m'avait plus vu, peut-être étais-je ressorti, mais peut-être étais-je toujours dans la chambre, ma clé n'était pas à la réception. La dame accompagna Marie jusqu'à la porte du jardinet et lui désigna le petit pavillon en chaux à plat toit au loin, Marie n'avait qu'à aller voir, si elle voulait. Marie s'avança seule au soleil dans le petit jardin désert, longea une balançoire abandonnée. Le pavillon n'avait pas de fenêtre qui donnait de ce côté-ci du jardin, mais Marie se sentait observée, elle remarqua qu'une des fenêtres de la lourde façade de l'hôtel qui surplombait le jardin était entrouverte, et qu'il y avait quelqu'un à la fenêtre, sans doute un client dans sa chambre à l'heure de la sieste, silhouette immobile dissimulée dans l'ombre qui l'observait derrière les persiennes, et l'inquiétude diffuse qu'elle ressentait depuis quelques heures se transforma brusquement en un sentiment d'effroi, de panique et de peur irrépressible. Etais-je là ? Elle s'approcha du pavillon et frappa à la porte, doucement. Personne ne répondit. C'est moi, dit-elle. C'est moi, ouvre-moi. Elle frappa encore, plus fort. Pourquoi ne répondais-je pas, pourquoi ne voulais-je pas lui ouvrir ? Marie paniquait, secouait la poignée de la porte. M'était-il arrivé quelque chose ? Etais-je là, mort, sur le lit, derrière la porte ?

Marie revint en courant vers la réception, et dit à la dame qu'elle craignait qu'il me soit arrivé quelque chose, lui demanda si elle n'avait pas un passe-partout, un double de la clé. La dame l'accompagna, elles pressèrent le pas dans le petit jardin. La dame frappa quelques coups brefs à la porte par acquit de conscience et fit tourner la clé dans la serrure, entrebâilla la porte. Il y avait un peu de désordre dans la chambre, ma chemise blanche traînait par terre, en boule, chiffonnée, une manche flasque affaissée sur le carrelage. Le lit n'avait pas été défait, sur lequel était abandonnée la petite serviette blanche en nid d'abeille de l'hôtel. Ni Marie, ni la dame n'étaient encore entrées dans la chambre. La porte-fenêtre qui donnait sur le potager était entrouverte. *C'è qualcuno ?* dit

la dame. Elle entra, inspecta la chambre du regard. Marie traversa la pièce, poussa les volets et passa dans le petit-potager. Mais je n'étais pas là.

Marie avait dit à la dame qu'elle allait m'attendre dans la chambre, et elle était restée seule dans le petit pavillon. Elle examina mes affaires avec soin, ramassa la chemise blanche sur le sol, se pencha pour soulever les chaussettes et le caleçon abandonnés par terre, comme laissés là sur le carrelage à l'endroit où je m'étais déshabillé. Elle remarqua mon sac à dos noir entrouvert sur une chaise, qu'elle alla l'ouvrir sur le lit, le fouilla négligemment, sortit mon passeport et la grande enveloppe souple du billet d'avion, qui contenait divers documents, des vieux coupons de vol, des fragments de cartes d'embarquement, des reçus de taxis, un peu d'argent chinois et des billets de train, un coupon de bateau. Elle examina de près le coupon de bateau, qui avait été émis par la Toremar, Toscana Regionale Marittima S.p.a., pour une traversée de Piombino à l'île d'Elbe, à la date d'aujourd'hui.

Marie avait retiré la serviette du lit et s'était allongée. Il n'y avait pas un bruit dans la chambre, pas un souffle d'air. Elle était allongée sur le grand lit en fer, les yeux ouverts, immobile dans la pénombre. Elle avait chaud. Elle finit par ôter ses bottes, difficilement, elle dut se redresser et s'asseoir au bord du lit, et tirer fort, sur chaque botte, au risque de se luxer un muscle de l'épaule, pour les enlever et les jeter au loin dans la chambre. Elle se rallongea sur le lit, elle ne bougeait plus maintenant. La chaleur enveloppait complètement son corps, elle entrouvrit sa chemise, défit les boutons un par un, elle se sentait transpirer légèrement, elle m'attendait dans la chambre.

Marie m'attendait dans la chambre, elle ne bougea pas lorsque j'ouvris la porte, étendue sur le dos sur le lit, la chemise ouverte sur son soutien-gorge blanc, les volets étaient mi-clos dans la pièce qui ne laissaient pénétrer qu'une douce pénombre. Je la rejoignis sur le lit, et elle me prit la main, l'immobilité de sa douleur, le silence, les premières caresses inachevées — inachevées, inachevées —, quelque chose de dingue dans ses yeux, un désir de plus en plus intense, sa façon de me caresser le sexe, de le pétrir avec la main, d'ouvrir mon pantalon et de le baisser sans ménagement, avec une certaine sauvagerie, de me branler n'importe comment, avec hargne, ténacité, les lèvres serrées, on eût dit pour me faire mal, puis de se recroqueviller sur moi et de me caresser le sexe avec la langue, non pas avec tendresse comme d'habitude, avec douceur, mais d'une façon désordonnée, brouillonne, comme bravant un dégoût, un interdit, et n'insistant même pas, me laissant assez vite en plan sur le lit, et se recouchant sur le dos pour que je la caresse à mon tour, descendant simplement son pantalon le long de ses cuisses, avec la même impatience brouillonne, avec la même absence de douceur, et je me rendis compte qu'elle ne portait rien en-dessous, qu'elle n'avait pas de sous-vêtement, son sexe était nu devant moi, et elle me prit la main et m'entraîna sur elle. Je l'aimais et je savais que je ne pouvais rien pour elle, que c'était impossible de s'aimer maintenant, de prendre du plaisir et de le rechercher, elle le savait aussi bien que moi, que nous ne pouvions pas nous aimer maintenant, je m'étais allongé sur elle et je l'étreignais, j'embrassais son corps nu dans la pénombre, tendrement, doucement, je passais la main sur ses joues, je caressais son ventre et ses seins avec la langue, je ne sais pas si elle avait nagé aujourd'hui, mais sa peau avait un goût d'eau de mer, de légère transpiration et d'odeur de maquis, de chaleur et de sel, la peau de son ventre était douce, la peau de ses cuisses était chaude, lisse, brûlante, elle gémissait, je lui caressais le sexe avec la langue, l'intérieur de son sexe humide et étonnamment frais, qui avait une saveur d'iode, quelque chose de marin, je lui passais doucement la main sur les hanches, j'avais fermé les yeux et je continuais de lui caresser le sexe avec la langue, quand, dans je ne sais dans quel geste d'impatience ou d'exaspération, de désespoir ou d'accablement — ou dans la soudaine et définitive prise de conscience qu'il était impossible de continuer de s'aimer maintenant —, soulevant brutalement le bassin pour se dégager, elle me repoussa au loin d'un mouvement excédé et torsadé du corps en me donnant, de toutes ses forces et pour me rejeter, un coup de chatte dans la gueule.

Il n'y eut pas un mot, pas une explication, elle se tourna sur le côté et enfouit son visage dans l'oreiller, le bras qui enserrait le coussin. C'était fini. Je l'avais laissée seule, j'étais sorti de la pièce, je m'étais glissé entre les volets et j'avais été prendre l'air sur la terrasse, pieds nus, le pantalon défait, la chemise ouverte, je m'étais assis sur une chaise en plastique cassée, bancale, qui entourait une table de jardin blanche en bordure du petit potager. Nous ne disions rien, je ne l'entendais plus. Puis vinrent quelques cris, soudains, violents, du lit, où elle était restée couchée, je pouvais apercevoir sa silhouette agitée de soubresauts dans la pénombre par le mince entrebâillement des volets, et quand j'essayais de lui répondre — pas de me justifier, simplement de lui répondre, de dire quelque chose — ses cris redoublaient et allaient se perdre entre les murs du potager, vibrant un instant douloureusement au-dessus de moi dans l'air chaud. Je ne disais plus rien, et elle finit par se taire. Elle était seule dans sa douleur, et j'étais seul dans la mienne. Mon amour pour elle n'avait fait que croître à mesure que je revenais vers elle tout au long du voyage, et, alors que je croyais que le deuil allait nous rapprocher, nous unirait dans la douleur, je me rendrais compte qu'au contraire il était en train de nous déchirer et que nos souffrances, au lieu de se neutraliser, s'aiguisaient l'une contre l'autre, s'excitaient mutuellement — et que Marie aussi commençait à comprendre, que, du simple point de vue de l'efficacité, on peut faire beaucoup plus de mal à ceux qu'on aime qu'à ceux qui nous indiffèrent.

Puis, près d'une heure s'écoula, où nous restâmes à bonne distance l'un de l'autre, sans bouger, sans parler, elle dans la chambre, et moi sur la terrasse, à ne rien faire, ni l'un ni l'autre, j'avais mis mes jambes au soleil et je les regardais (une horloge solaire, en quelque sorte), et, au bout d'un moment, je vis les volets s'ouvrir derrière moi et Marie apparaître, calmée, métamorphosée, pieds nus et la chemise ouverte, le pantalon de cheval remonté sur sa taille, qui venait fumer une cigarette dehors avec moi. Je relevai la tête et elle me sourit. Elle s'assit par terre en bordure du potager, elle fumait en silence, elle se retourna pour jeter un coup d'oeil attentif sur le potager, les tomates, les aubergines, le basilic en pleine terre. Où tu étais ? me demanda-t-elle. Je ne répondis pas tout de suite, et elle me demanda à voix basse ce que j'avais fait cet après-midi. Rien, dis-je, j'étais triste, je me suis promené dans Portoferraio. Je la regardais, elle était en train de caresser doucement une feuille de basilic avec un doigt, et je la vis sourire pensivement. Oui, je sais, je t'ai vu, me dit-elle, et elle me raconta que, avant de me rejoindre à l'hôtel, elle était passée par le vieux port, et qu'elle m'avait aperçu dans un café, debout près de la porte d'entrée, perdu dans mes pensées, qui regardais le grand prix de Formule 1 à la télévision, et qu'elle m'avait guetté un instant de l'extérieur, sur les quais, dans l'ombre d'un parasol. Je n'avais pas remarqué sa présence, et, au bout d'un moment, j'avais commandé une grappa, le barman avait déposé devant moi sur le comptoir un de ces petits verres à grappa en verre fumé doublement évasé, avait pris une bouteille sur l'étagère et m'avait servi, le liquide transparent coulait de la bouteille dans le verre par l'étroit doseur argenté, elle observait la scène sans bouger depuis les quais et elle avait senti un parfum de grappa lui monter à l'esprit, elle en avait senti mentalement le goût sur la langue, ce goût parfumé si caractéristique de la grappa, ce goût enfoui dans son passé qu'elle avait oublié, mais qui était soudain remonté à la surface, et qu'elle avait retrouvé cet après-midi sur mes lèvres quand je l'avais embrassée, car mes baisers avaient un goût de grappa. Tu inventes, dis-je. Non, je n'invente rien, dit-elle. C'est toi qui inventes.

## Fragments (le narrateur dans Porto Ferrajo, ancienne version)

Je ne savais pas où j'allais, je marchais sans but, lentement, je marchais, je ne savais pas, j'ignorais où j'étais, j'aurais été incapable de dire ce que je faisais, rien, j'étais en mouvement, je marchais, je marchais dans les rues de Portoferraio en chaussures de bowling. J'avais quitté l'église avant la fin de l'office, sans un signe à Marie, sans lui parler, sans l'avertir de mon départ, je n'en pouvais plus, je regardais le cercueil, et, d'un coup, j'avais fui son emprise, je m'étais échappé, j'avais quitté mon siège et j'étais sorti. La place était déserte dans la chaleur de midi, livrée au soleil immobile, abandonnée à l'été, une vieille Vespa garée contre un mur ocre. J'avais traversé la rue et je m'étais approché du corbillard, je m'étais penché aux vitres teintées et j'avais regardé à l'intérieur, l'espace allongé tapissé de velours où avait reposé le cercueil, les deux rangées de sièges vides à l'avant, confortables, rebondis, le tableau de bord en bois précieux. Puis, j'avais continué, j'avais traversé la place vide, les passages piétons étaient déserts, quelques détritiques reposaient au pied d'une poubelle, petit amoncellement de canettes écrasées et de sacs en plastique blancs bien noués.

, j'apercevais des fleurs dans des jardins exigus collés aux flancs des maisons, des lauriers-roses, des roses trémières, des bougainvilliers

J'étais repassé à l'hôtel prendre une douche, et j'avais erré dans les rues, j'avais bu des cafés dans les rares bars ouverts, je ne parlais pas, je restais au comptoir, je finissais mon espresso et je buvais même parfois le petit verre d'eau tiédasse qui l'accompagnait, incapable de manger quoi que ce soit, si ce n'est des glaces, des sorbets, je faisais déplacer le barman devant le grand présentoir réfrigéré à compartiments disposé près de la porte d'entrée pour choisir les parfums, me décidant pour des couleurs sombres et crépusculaires, mauve et noir, le cassis et la myrtille, parfois le jaune orangé de la mangue (la mangue était très bonne), qui étanchaient ma soif autant qu'ils l'attisaient. Je me promenais le long du vieux port, vide lui aussi en ce dimanche après-midi d'août, tout aussi abandonné que la ville, les bateaux de plaisance l'ayant délaissé pour les criques. Les bars étaient déserts le long des quais, un auvent de toile blanc tendu au-dessus des terrasses vides aux chaises en plastique blanc.

Et, tout au long de l'après-midi, une voiture m'accompagna dans la ville abandonnée, qui disparaissait parfois un quart d'heure, vingt minutes, puis réapparaissait, toujours la même voiture, le pilote invisible dans le cockpit, cadrée plein écran et que je retrouvais de bar en bar, comme une abstraction en mouvement perpétuel, monoplace monochrome dans un paysage flou et indifférencié, dont j'apercevais la fugitive traînée rouge derrière les vitres des cafés en me promenant dans la rue, ou que je distinguais immédiatement dans la pénombre sur la grisaille du téléviseur si j'entrais dans un bar, ce pur rouge en mouvement, lancinant, obsédant, qui se déplaçait, comme immobile à deux cent cinquante kilomètres heures, sur tous les téléviseurs des bars de Portoferraio, posé en hauteur sur une étagère, ou au-dessus d'une armoire à trophées dans une salle annexe où trônait un billard, ou simplement posée sur le bar à portée des machines à café, un petit poste portatif avec une antenne modulable, parfois le son éteint, et que tous les clients, les rares clients, un type ou deux en short affalés ici ou là autour des tables recouvertes d'immondes toiles cirées à fleurs, ainsi que le garçon derrière le bar qui séchait des verres dans une serviette devant ses rayonnages de bouteilles, suivaient distraitement des yeux dans sa ronde immuable.

J'étais entré dans un café du port et j'avais ouvert le journal local qui traînait sur le comptoir, *Il Tirreno* du jour, quand, feuilletant les pages locales du journal consacrées à l'île d'Elbe, j'étais tombé sur une photo d'Henri de Montalte. Son visage familier, en noir et blanc passé, mal imprimé, comme légèrement délavé, apparaissait parmi d'autres visages de victimes de faits divers ou de personnalités, celui de Maurizio El Abassi qui avait disparu depuis le 12 juillet sans laisser de traces, ou celui de l'écrivain et journaliste Gaspare Barbiellini Amidei que la ville de Portoferraio avait fait citoyen d'honneur. La photo d'Henri de Montalte datait d'il y a longtemps, elle avait dû être prise quand je ne

le connaissais pas encore. Je regardais son jeune visage sur la photo, à la fois mort et vivant, familier et lointain, et je ressentis soudain une grande lassitude, un découragement.

Lorsque je revins à l'auberge, passant par la terrasse où un couple s'attardait à une table sous la tonnelle à boire le café au soleil devant une bouteille de grappa, j'entrai dans le bar et j'aperçus la Ferrari sur l'écran du téléviseur, qui paraissait poursuivre son errance parallèlement à la mienne. Et, comme je restais là debout, songeur, les yeux dans le vague, à regarder la Ferrari sur le téléviseur, alors qu'apparaissait enfin soudain en surimpression sur l'écran la réponse à la question que je me posais depuis le début de l'après-midi (*Hungaroring*, grand prix de Hongrie), la patronne m'appela au comptoir, et, me prenant à part avec un peu de mystère dans la voix, me dit que ma femme m'attendait (la sua moglie), ajoutant d'un ton ennuyé, pour se dédouaner ou se justifier, qu'elle ne lui avait donné la clé que parce qu'elle avait beaucoup insisté, et c'est comme ça que j'appris, indirectement, que Marie était dans ma chambre.

## Notes

Lorsque Marie s'aperçut de mon absence — car je n'étais plus dans l'église, j'avais disparu avant la fin de l'office —

s'assurer que je n'étais plus là, se retourner, me chercher des yeux.  
Ressentir une déchirure.  
Ce qu'elle ressent (ce qu'elle voit, ce qu'elle pense).

Le point de vue de Marie

Elle, ce qu'elle fait jusqu'à la chambre, le cimetière, le cheval, errer, me chercher.

Mon invention de Marie.

Ecrire cela - le point de vue de Marie sur ma disparition, sa psychologie (dans l'élan de la scène du cheval), avant de l'intégrer et poursuivre par le point de vue du narrateur, son errance dans Portoferraio.

Le vrai n'a pas plus de valeur que le faux, équivalence romanesque du vrai et du faux.  
Je peux (et dois) inventer Marie.

Elle, ce qu'elle fait jusqu'à la chambre.

Le point de vue de Marie jusqu'à ma disparition.

Les reproches de Marie, pourquoi rentrer de Chine pour disparaître, pour l'abandonner.  
au lieu de remarquer que j'étais rentré de Chine pour assister aux obsèques, elle me reprochait d'être parti, de l'avoir laissée seule, de l'avoir abandonnée

Fragment, avant d'entrer dans l'église (?) :

petit rideaux, etc. (description ?)

le tableau de bord en bois précieux

Le long corbillard noir roulait au pas dans les rues désertes de Portoferraio, précédé par un carabinier, qui ayant aperçu le cortège, s'était mis à faire la circulation, arrêtant les passants et demandant de ralentir aux rares voitures qui croisaient leur chemin.

(qui la perturba et jeta le tourment dans son esprit, la poussant à se retourner sans

cesse pendant l'homélie, commençant à me chercher discrètement des yeux de tous côtés dans la pénombre fraîche de l'église, comme si j'avais changé de place ou avait été m'asseoir hors de sa vue sur un banc au fond de la nef, puis, n'y tenant plus, pour en avoir le coeur net, se retournant complètement au premier rang et dévisageant l'assistance derrière elle avec une expression de détresse et un regard de défi)

Le prêtre, les quatre employés des pompes funèbres, costumes gris ternes, chemises bleues, cravates noires, deux vieux, cheveux blancs, peau burinée, cérémonieux, les gestes lents, conformes à ce qu'on attend, et deux plus jeunes, avec des lunettes noires de play-boys, un de joueur de football qui descendait de leur car pour rejoindre l'hôtel

qui jeta le tourment dans son esprit

Une dispute commença presque immédiatement, terrible, brève, violente, les cris venaient de la chambre, du lit, où elle était restée couchée, je l'entendais crier dans la pénombre, je pouvais apercevoir sa silhouette recroquevillée sur le lit dans l'interstice des volets quand je me tournais vers la chambre, et quand j'essayais de répondre — pas de me justifier, simplement de répondre, de dire quelque chose — ses cris redoublaient et allaient se perdre entre les murs du potager, résonnant un instant douloureusement au-dessus de moi dans l'air chaud. Pourquoi tu me fais toujours souffrir ? disait-elle. Je ne disais plus rien, elle s'était tue. Elle était seule dans sa douleur, et j'étais seul dans la mienne. Mon amour pour elle n'avait fait que croître à mesure que je revenais vers elle pendant ces vingt-quatre heures de voyage, et, alors que je croyais que le deuil allait nous rapprocher, nous unirait dans la douleur, je me rendrais compte qu'il était en train de nous éloigner l'un de l'autre et que nos souffrances, au lieu de se neutraliser, s'aiguisaient l'une l'autre au contraire, s'excitaient mutuellement — et que Marie aussi commençait à comprendre, que, du simple point de vue de l'efficacité, on peut faire beaucoup plus de mal à ceux qu'on aime qu'à ceux qui nous indiffèrent.

Elle erre dans la ville.

L'errance dans les rues de Porto Ferrario.

La place était déserte dans la chaleur de midi, livrée au soleil, immobile, abandonnée à l'été. Marie avait traversé la place vide, les passages piétons étaient déserts, quelques débris reposaient au pied d'une poubelle, petit amoncellement de canettes écrasées et de sacs en plastique blancs bien noués.

Elle marchait sans but, elle ne savait pas où elle allait, elle apercevait des fleurs dans des jardins exigus collés aux flancs des maisons, des lauriers-roses, des roses trémières, des bougainvilliers avec ici et là les T blancs sur fond noir des *Sali et Tabbachi*, aux enseignes des bureaux de tabacs fermés, dont les étroites devantures étaient recouvertes d'un volet métallique descendu jusqu'au sol. comme des oeuvres conceptuelles,

Elle avait espéré me retrouver tout de suite, me voir surgir au coin d'une rue ou apparaître en face d'elle sur un quai du vieux port, me trouver assis sur un banc sur une place ou sur le marches d'une fontaine, puis elle avait renoncé à me chercher, elle s'en foutait de moi, elle ne m'aimait plus, je l'agaçais, je la faisais souffrir, même en ne faisant rien, je la tourmentais, ma simple présence la faisais souffrir, et mon absence encore plus,

jusqu'à se demander si elle m'avait bien vu dans l'église, et si c'était bien moi qui était entré ce matin dans l'église et qu'elle avait aperçu entre les colonnes de marbres, si cela n'avait pas été une hallucination, et, si je n'étais pas, moi, toujours en Chine ou encore sur le voyage du retour — si cela n'avait pas plus été, en somme, une apparition qu'une disparition.

si elle n'avait pas plus assisté, en somme, à mon apparition qu'à ma disparition.

Elle entre dans un café

Le grand prix de Formule 1 (début de l'image obsédante, images avant le départ)

Formule 1

La chaleur.

Début d'après-midi,

Le vieux port.

Les bars, souvent désert

Le grand prix de Formule 1.

L'image de la Ferrari rouge (resté assez abstrait par rapport à la course réelle), le rouge qui la spoursuit, de café en café, qui tourne interminablement sur les écrans des téléviseurs.

Passé simple (?) : elle avait erré dans les rues, elle avait bu des cafés dans les rares bars ouverts, elle ne parlait pas, elle restait au comptoir, elle ne répondait pas aux compliments prudents qui lui étaient adressés, elle serrait les dents, elle finissait son expresso et buvait même parfois le petit verre d'eau tiédasse qui l'accompagnait, incapable de manger quoi que ce soit, si ce n'est des glaces, des sorbets, elle faisait déplacer le barman devant le grand présentoir réfrigéré à compartiments disposé près de la porte d'entrée et choisissai les parfums, se décidant pour des couleurs sombres et crépusculaires, mauve et noir, le cassis et la myrtille, parfois le jaune orangé de la mangue, qui étanchaient ma soif autant qu'ils l'attisaient.

Il y a quelques années Marie avait imaginé

Marie, un jour, avait imaginé des robes en sorbet qui fondaient sur le corps des modèles et se mêlaient à leur chair en filaments liquides, tabac blond et vieux rose. C'était dev enu ,elle avait travaillé toute une collection printemps-été sur le thème de la glace, ayant fait défiler ses modèles en pleine bchaleur dans une patinoire, la dame blanche et la belle Hélène

sur fond de mer étale  
qui rutilait devant la mer au solei

un aussi grand corbillard, cette longue Cadillac noire aux allures de limousine

Le cimetièrè, personne, le curé, Marie, Maurizio, les quatre employés des pompes funèbres quelques vieilles dames.

Le cercueil, .

La fosse.

Très petit cimetièrè qui domine la mer.

Marie seule, abandonne le cheval, le confie à Maurizio (?) qui revient à pieds vers

Portoferraio, chemin en bordure de la mer.

Peut-être Marie avait-elle confiée le cheval à Maurizio, mais elle revint à pieds du cimetière, seule, sur un petit chemin qui longeait la mer.

Son père venait d'être enterré

Un sentier.

Retour à Portoferraio.

L'errance, les cafés (VOIR TEXTE)

quand elle n'avait pas l'image, elle avait parfois le son qui sortait d'une fenêtre largement ouverte, la voix du commentateur allant se perdre dans la ville déserte

Pourquoi être revenu de Chine si c'était pour l'abandonner dès mon arrivée ?

Peut-être, se dit-elle alors, étais-je toujours en Chine. Mais, évidemment, si j'étais toujours en Chine en ce moment, cela changeait les perspectives

Elle voulut mettre ses lunettes de soleil parce que la lumière lui brûlait les yeux (mais, les cherchant un instant dans ses poches, elle se rendit compte qu'elle les avait déjà sur le nez).

Marie se promène sur le port

Son inquiétude (???)

(, qui retransmettait en direct les préparatifs du départ d'un grand prix de Formule 1, les pilotes déjà casqués assis dans leurs cockpits, entourés de photographes et d'une nuée de jeunes femmes aux jambes dénudées qui les abritaient du soleil sous de grands parasols)

Marie avait atteint le vieux port, description.

Elle voulut mettre ses lunettes de soleil parce que la lumière lui brûlait les yeux, mais elle se rendit compte qu'elle les portait déjà.

vide lui aussi en ce dimanche après-midi d'août, tout aussi abandonné que la ville  
Un peu moins abandonné.

quelques cafés, terrasses, des magasins de souvenirs, quelques bateaux de plaisance qui n'avaient pas délaissé le ville pour les criques

Quelques personnes étaient attablées aux terrasses des bars le long des quais, un auvent de toile blanc tendu au-dessus des terrasses vides aux chaises en plastique blanc.

et regarda un type se doucher debout avec un tuyau d'arrosage sur un bateau de plaisance, en mini slip noir, avec une chaîne en or autour du cou, qui se savonnait joyeusement les cheveux, sous les bras, dans le slip, n'arrêtait pas de se passer la main dans le maillot pour se savonner complaisamment la raie des fesses, devant une jeune femme qui se faisait bronzer sur le pont, un genou relevé et une main devant les

yeux. La jeune femme aurait pu être sa fille, si ce n'est que lui était très brun, petit, corpulent et poilu, et elle grande, blonde et svelte (et que lui était Italien et, elle, Allemande ou scandinave — déjà Marie avait remarqué, d'ailleurs, que les types complexés, petits, ou chauves, ou impuissants, avaient souvent, dans le meilleur des cas, de très jolies femmes)

, une vedette de la Guardia costiera, avec sa cabines de pilotage ouverte, d'où s'échappaient à l'occasion les borborygmes de la radio de bord

Fragment Formule 1 Et, tout au long de l'après-midi, une voiture l'accompagna dans la ville abandonnée, qui disparaissait parfois un quart d'heure, vingt minutes, puis réapparaissait, toujours la même voiture, le pilote invisible dans le cockpit, cadrée plein écran et qu'elle retrouvait de bar en bar, comme une abstraction en mouvement perpétuel, monoplace monochrome dans un paysage flou et indifférencié, dont elle apercevait la fugitive traînée rouge derrière les vitres des cafés en se promenant dans la rue, ou qu'elle distinguait dans la pénombre sur la grisaille du téléviseur si elle entrait dans un bar, ce pur rouge en mouvement, lancinant, obsédant, qui se déplaçait, comme immobile à deux cent cinquante kilomètres heures, sur tous les téléviseurs des bars de Portoferraio, posé en hauteur sur une étagère, ou au-dessus d'une armoire à trophées dans une salle annexe où trônait un billard, ou simplement posée sur le bar à portée des machines à café, un petit poste portatif avec une antenne modulable, parfois le son éteint, et que tous les clients, les rares clients, un type ou deux en short affalés ici ou là autour des tables recouvertes d'immondes toiles cirées à fleurs, ainsi que le garçon derrière le bar qui séchait des verres dans une serviette devant ses rayonnages de bouteilles, suivaient distraitement des yeux dans sa ronde immuable.

Fin errance de Marie :

Il fallait me retrouver, inquiétude, urgence.

(n'était même pas sûr que je lui avais donné le nom de l'hôtel, le coup de téléphone avait été si bref), mais elle se mit en demeure de le retrouver.

Elle entra dans un café et demanda au barman s'il connaissait un hôtel Elba à Portoferraio. Non, cela ne disait rien au barman. C'est un client qui regardait le grand prix de Formule 1 sur une chaise de plage, torse nu, en short en tongues, et mangeant une glace, les jambes étalées devant lui, qui la mit sur la voie. *Forze Ape Elbana*, dit-il au barman, sans regarder Marie, sans même quitter sa glace des yeux, ni l'écran de télévision, qu'il réussissait à envelopper dans le même regard englobant. *Ah, oui, peut-être*, dit le barman, et il indiqua le chemin de l'hôtel à Marie, sortit avec elle dans la rue pour lui montrer la direction du doigt. Marie revint vers le centre et trouva l'hôtel facilement en remontant la Salita Cosimo dei Medici.

Urgence, inquiétude.

Elle gravit le perron et s'avança sur la terrasse (inquiétude), où un couple s'attardait à une table sous la tonnelle à boire le café au soleil devant une bouteille de grappa. Les autres tables étaient vides, certaines pas encore débarrassées, où restaient des tasses de café vides, des serviettes chiffonnées. Elle hésita sur la voie à suivre, ne trouva personne à qui s'adresser et entra dans la grande salle de restaurant ombrée, où elle aperçut immédiatement la Ferrari rouge qui scintillait dans l'obscurité sur l'écran du téléviseur, qui semblait poursuivre son errance parallèlement à la sienne.

Hôtel vide ?

Scène avec la patronne en italien.

Elle se présente, dit qu'elle me cherche

La dame explique qu'elle m'avait vu repasser à l'hôtel prendre une douche, j'étais venu lui demander une serviette de bain pour prendre une douche, puis elle ne m'avait plus vu, elle ne savait pas si j'étais dans la chambre.

Mais je devais y être, la clé n'était pas la réception, elle indique le chemin à Marie. Vous pouvez y aller.

Inquiétude, les lieux chargés de menace. Menace diffuse, Marie se sent observée, et si je la guettais, si je l'attendais et je la guettais. Le silence, la chaleur, la peur de se tromper de chambre, hôtel inconnu.

Marie s'approche, essaie d'ouvrir la porte. Etais-je là ? Elle frappe, elle appelle.

une contradiction viscérale, une aporie

— de me faire moi-même l'interprète de ses craintes, se poser la question de ma mort étant une aporie, et l'éventualité de ma mort une impossibilité. C.Q.F.D.

même si cela présentait

et que se poser la question de ma mort était une aporie.

— une contradiction viscérale —

(ma propre mort ne pouvant être qu'une aporie.)

le porte-parole

vers le téléviseur et jetai un coup d'oeil sur la voiture de Formule 1, qui poursuivait ses tours de circuit sur l'écran. Le barman, derrière le comptoir, séchait placidement des verres dans une serviette. *Vous aimez la formule 1 ?* lui demanda-t-il, au bout d'un moment. Elle ne répondait pas, hochait distraitement la tête sans quitter l'écran des yeux. *C'est qui votre pilote préféré ?* lui demanda-t-il. Il cessa un instant d'essuyer ses verres, attendit la réponse. Elle le regarda. Mah, finit-elle par dire, les yeux dans le vague, avec une moue éloquente, qui pouvait tout aussi bien signifier qu'elle n'avait pas écouté la question, ou qu'elle ne savait pas (ou les deux). Schumacher ? dit le barman, Schumacher, *si*, dit-elle, et la conversation s'en tint là, elle ne répondit plus aux questions, mais, tout au long de l'après-midi, cette voiture rouge allait l'accompagner dans la ville,

, mais elle ne tombait que sur des salles désertes où des

en espérant me dénicher à l'ombre dans une arrière-salle en train de suivre le grand prix de Formule 1

qui étaient comme autant de moniteurs vidéo d'une oeuvre mystérieuse éclatée à travers la ville

'inquiétude communicative de Marie l'ayant gagnée aussi, elles étaient toutes les deux agitées, et, lorsqu'elles retraversèrent le petit jardin, elles remarquèrent qu'une des fenêtres de la lourde façade de l'hôtel était entrouverte en surplomb du jardinet, et que quelqu'un dont on apercevait une épaule nue se tenait là dans une chambre, silhouette dissimulée dans l'ombre qui les observait derrière les lattes des vieilles persiennes vertes écaillées (mais la dame, se voulant rassurante, expliqua à Marie que ce devait être un client dans sa chambre, il y avait toujours quelques clients dans les chambres à l'heure de la sieste).

Elle est prise d'affolement, va voir la dame, la convainc de lui donner un passe. La dame l'accompagne, elles avancent toutes les deux dans le jardinet. La peur.

La dame ouvre avec le passe, elles entrent, personne.  
Marie s'excuse, la dame la laisse.  
Marie reste seule dans la chambre, dit qu'elle va m'attendre.

Description de ma chambre, Marie voit ma chemise défaite, la respire, la relaisse tomber, mon caleçon, mes chaussettes, mon sac à dos noir entrouvert sur une chaise, elle le fouille rapidement (?)  
Elle va s'étendre sur le lit.  
La chaleur, pas un souffle d'air.  
Elle m'attend dans la chambre.

#### Après la scène d'amour :

Dans le potager, quand elle vient me rejoindre.

Depuis quand tu ne m'aimes plus ? me demanda-t-elle. Personne ne m'a jamais aimé comme toi et tu ne m'aimes plus, dit-elle. Il est vrai, dis-je, que cela fait un certain temps que je ne peux pas te blairer. Elle me prit la main et me sourit, rassurée, concaincue.

Où tu étais ? me demanda-t-elle. Je Qu'est-ce que tu as fait cet après-midi ? dit-elle. Rien, lui dis-je, je suis rentré prendre une douche à l'hôtel et je suis ressorti, j'ai été me promener dans Portoferraio, j'ai un peu regardé le grand prix de Formule 1 dans des cafés. Je la regardai, et je la vis sourire pensivement. Oui, je sais, je t'ai vu, me dit-elle, et elle me raconta qu'avant de venir me rejoindre à l'hôtel, elle était passée par le vieux port, et qu'elle m'avait aperçu dans un café, debout au bord près de la porte d'entrée, perdu dans mes pensées, qui regardait le grand prix de formule 1 à la télévision, et qu'elle m'avait getté un instant de l'extérieur, qu'elle m'avait observé sans bouger, moi dans l'embrasure de la porte qui portait cette chemisette neuve à manches courtes que j'avais dû acheter peu avant dans un de ces magasins de souvenirs, debout là au bar dans cette ridicule chemisette à fleurs et mes cahusses de bowling poussiéreuses que je n'avais pas pris la peine de remplacer, et elle à peine à quelques mètres de moi, immobile sur le quai, à découvert, en pleine lumière, à portée de mes regards, sans aucun endroit où se cacher, se dissimuler, devant une vedette de la Guardia costiera, avec sa petite cabine de pilotage ouverte, d'où s'échappaient les borborygmes de la radio de bord qui lui avait fait craindre que je finisse par la repérer, mais je ne l'avais pas vue parce que je n'avais pas eu envie de la voir.

je, ou elle, peu importe, avait commandé une grappa. Le barman avait posé un petit verre à alcool fumé doublement évasé, com sur le comptoir moucheté, avait versé la grappa, un filet transparent qui coulait du bec verseur  
. Une grappa, le petit verre, le goût parfumé de la grappa qui, au contact de mon palais, m'avait fait remonter à l'esprit des réminiscences proustiennes (?)

Elle avait une haleine d'alcool, ses baiasers avait un goût de grappa.

Tu inventes, dis-je. Non, je n'invente rien, dit-elle. C'est toi qui inventes.

Je me demandai alors si le vrai n'avait pas autant de valeur que le faux, s'il n'y avait pas une équivalence romanesque entre le vrai et le faux (?)

Mon invention de Marie.

Je peux (et dois) inventer Marie

Achat d'un maillot (?), à rayures bleues et noires de l'Inter ?

Dans la voiture.

je conduisais en silence, et elle me demanda pourquoi je me taisais tant. Je me tournai vers elle et lui souris. Je ne sais pas, dis-je. Je suis fait de silences et de contradictions, pas toi ?

son regard de pierre,

, elle se pencha pour caresser les feuilles et elle me dit à voix basse, pensive, que la dame de l'hôtel avait été très gentille avec elle (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière). Pourquoi tu me faire souffrir ? dit-elle. Je la regardai. Je réfléchis. Je ne crois pas que je la faisais souffrir, je crois pas que c'était à cause de moi qu'elle souffrait, elle souffrait pour d'autres raisons, peut-être ma maladresse aggravait-elle ses souffrances, je ne sais pas. Je ne sais pas, dis-je. Je suis fait de contradictions et de silence, pas toi ?

### Variante

— et que, en réalité, j'étais toujours en Chine.

Ou

elle n'avait pas eu une hallucination — et que, en réalité, je n'étais pas encore revenu de Chine, et ce qu'elle semblait vivre n'était que le fruit de mes propres pensées pendant le voyage du retour.

Et, même s'il y a une difficulté d'ordre rationnel indépassable, insurmontable, une aporie absolue, de me faire moi-même l'interprète de ses craintes, Marie fut alors persuadée que j'étais

, et je me rendis compte à quel point les pentes étaient raides à cet endroit de l'île, les côtes déchiquetées et sauvages

— il n'y avait pas un souffle de vent, pas une vague —, dans cette nature si intensément bleu et verte, le bleu du ciel et le vert de la végétation, le vert des arbres et le bleu limpide de la mer immobile en contrebas,